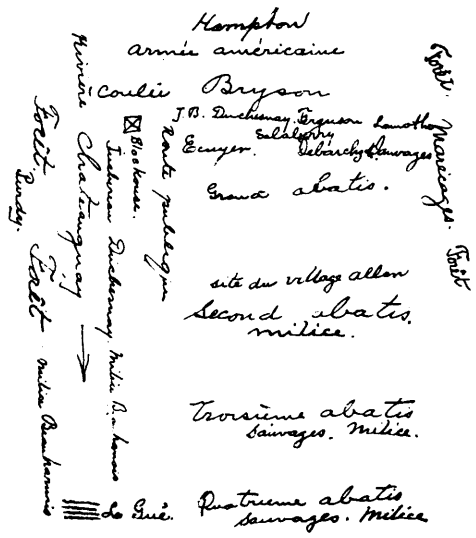
et celle du capitaine Juchereau Duchesnay qui, avec environ cinquante ou soixante miliciens de Beauharnois, fut placée derrière, en potence, à la gauche de l'abatis, de manière à pouvoir prendre l'ennemi en flanc, s'il avançait contre la milice de Beauharnois, sur la rive droite de la rivière. J'oubliais de dire qu'il y avait environ une vingtaine de Sauvages avec les hommes de la compagnie du capitaine Ferguson sur la droite. Le lieut.-colonel se plaça au centre de la ligne de front. Il voyait alors devant lui un ennemi avec lequel il s'était deux fois efforcé d'en venir aux prises depuis le commencement de cette campagne ; l'occasion tant désirée se présentait, et l'événement a montré comment il a su en profiter. Entre l'abatis et la première ligne étaient placées la compagnie de Voltigeurs du capitaine Ecuyer et la compagnie légère du capitaine Debartzch, du 5e bataillon de la milice incorporée, ayant leurs piquets de flanc sur la droite. Un gros corps de Sauvages, sous le capitaine Lamothe, était répandu dans le bois, à la droite du capitaine Debartzch.

Le capitaine Joseph-Maurice La Mothe avait choisi vingt deux Sauvages, avec lesquels il se plaça à l'extrême droite de la première ligne de Salaberry et empêcha les dragons américains de passer. Cent cinquante autres Sauvages occupaient les troisième et quatrième lignes, comme réserve, et ne furent point engagés.

Voici à quoi se résument ces dispositions :



Nous savons d'autres sources que Ferguson et les deux Duchesnay étaient des militaires éprouvés par plusieurs années de service actif dans l'armée anglaise. A Châteauguay, ils se distinguèrent tous les trois.

Lécuyer et Dabartzch manquaient d'expérience, mais ils montrèrent ce jour-là qu'ils étaient remplis d'initiative.

Le lieutenant-colonel Macdonell, de l'infanterie légère de Glengary, se transporta, avec une partie de sa brigade légère, de la 3e et 4e lignes (abatis) à la 1ère et la 2e. Tous ces mouvements se firent avec une grande rapidité.

Ce colonel George McDonell était arrivé la veille et on lui avait confié une partie de la garde du gué ainsi que la quatrième rangée des abatis. Il se portait en deuxième ligne pour remplir les vides créés par la marche en avant de Ferguson, Debartzch, Lécuyer et les deux Duchesnay, qui venaient de se placer au front de la bataille, sur le rebord de la coulée et sur la grève de la rivière.

Du lieu où il se tenait, Salaberry n'avait qu'à aller à un arpent sur son côté gauche pour faire entendre sa voix jusqu'à la rivière. Il ne savait pas encore que le colonel Purdy, avec quinze cents Américains, avait traversé la rivière le soir précédent et tâchait de se frayer un chemin dans les bois pour surprendre le gué, où veillait le capitaine Philippe Panet, du 1er bataillon de la milice incorporée. Toute son attention se concentrait sur Hampton et il se demandait si ce général avait pu amener du canon jusqu'à la coulée. Six pièces étaient restées dans la route encombrée de corps d'arbres, mais il en avait traînée quatre avec lui.

Telle était la situation, à dix heures du matin, le 26 octobre. On sait comment la bataille fut conduite des deux côtés.

CE QU'IL Y A DANS MA CHAMBRE DE GARÇON

RAIRAIT-il aux amables lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ de jeter un coup d'œil dans ma chambre, et mes charmantes lectrices me pardonneraient-elles de les faire entrer dans une chambre de garçon ? S'il en est ainsi, vous êtes les bienvenus, entrez.

La première chose qui frappe vos regards, en entrant, est une variété de tableaux, croquis, chromos, etc., car je suis quelque peu amateur de dessin.

Et d'abord, passons au premier, *La fiancée.* C'est une composition bien simple, mais touchante dans sa simplicité. Une pauvre jeune fille, une glaneuse, assise dans une brouette où sont entassées quelques gerbes d'épis qu'elle vient de ramasser après le départ des moissonneuses, contemple avec émotion et tendresse le gage que vient de lui laisser l'ami de son cœur. Qu'il est charmant, le langage qu'il lui tient, cet anneau, muet pour tout autre. Il lui dit que bientôt, demain peut-être, elle ne sera plus seule pour recueillir les épis dorés. Il lui promet encore une moisson plus belle de baisers retentissants, de bonnes paroles que l'on comprend sans qu'elles soient prononcées. Il lui promet un soutien pour la vie, un chez soi à elle, un printemps éternel, un printemps d'amour et de bonheur.

Faithful and True. Ce n'est qu'une enfant ; quatorze ans peut-être, et déjà la tristesse est empreinte sur son visage gracieux. Une larme perle à la paupière. Entre ses mains elle tient la tête de son fidèle lévrier à qui elle semble conter ses peines. Si jeune, a-t-elle donc éprouvé les désenchantements de la vie et sait-elle déjà que le chien est son plus fidèle ami ? Si elle ne le sait pas encore, trop tôt, hélas ! elle le saura ! Passons et laissons l'innocence rêver en paix.

Je vous fais grâce, lecteurs, et à vous aussi, charmantes lectrices, de la description des autres tableaux qui, tout en ayant sur moi un charme particulier, vû mes habitudes et mes goûts un peu variés, pourraient fort bien vous ennuyer. Ce sont des scènes de chasse, de pêche, même des régiments de soldats s'entretuant sur le champ de bataille, sans savoir pourquoi. On leur a dit peut-être : " La patrie est en danger et compte sur vous." Aux autres on a dit : " Vaincre ou mourir," et tous, enflammés d'une même ardeur, excités par l'odeur de la poudre, volent à la mort comme on va pour un bal où pour une partie de plaisir.

Lecteurs, découvrez-vous. Une boucle de crêpe flotte à ce cadre... et sous les traits à la fois sévères et doux de cette personne chère, vous voyez celle qui m'a donné le jour. Que de fois, à l'heure du danger et de la tentation son regard perçant, ce regard de mère qui voit au fond du cœur de son enfant, est venu me rappeler les saintes maximes apprises sur ses genoux et m'encourager dans la voie droite. Le portrait d'une mère, c'est comme son âme, il reste lorsque la terre a reçu la dépouille sacrée.

Sur une petite table vous voyez, entre quelques photographies, un petit cadran, ce compagnon de tous les jours qui sonne les heures de la récréation aussi bien que celles du travail. Encore un ami de l'homme ; et celui-là m'a rendu plus d'un service en me sonnant chaque matin son affreux carillon dans les oreilles. Aussi, comme tout bon ami, il a été parfois assez mal mené. J'avais tort, cependant.

La table que vous voyez devant ma fenêtre me sert aussi de bureau et de bien d'autres choses. Mais ne regardez pas dessous. Allons c'est déjà fait et je vois quelques unes de mes charmantes visiteuses me regarder avec étonnement pendant qu'un large sourire de satisfaction épanouit la figure de mes visiteurs. Et cependant, qu'y a-t-il ? Quelques bouteilles de bière qui font aussitôt revenir le sérieux, car elles sont vides, les pauvres malheureuses. Elles aussi semblent souffrir de la dureté du temps, mais que voulez-vous ? *En carême....* Cependant malgré leur pauvreté et la mienne, j'en prends un soin tout paternel (?) car encore aujourd'hui, elles me rappellent des jours plus gais. Et cette grosse recluse dans les flancs de laquelle coula jadis le champagne divin, oh ! celle-là a son histoire à elle seule. Je vous en reparlerai peut-être quelqu'un de ces jours si vous daignez venir encore voir *ce qu'il y a de nouveau dans ma chambre de garçon.*

LE PRINTEMPS

C'est enfin le printemps qui vient voir la nature.

Sa voix a fait sortir la terre du tombeau ;
Son souffle a ranimé la frêle créature
Que l'hiver sans pitié cachait sous son manteau.
L'hirondelle bientôt viendra dans nos contrées
Et l'herbe avant longtemps va couvrir le chemin ;
Une lune plus claire égaye nos soirées,
Un soleil plus brillant nous sourit, le matin.
Au couchant du vallon qui borne la prairie
Ensemble nous irons tous festoyer, demain.
Nous nous amuserons : c'est là la sucrerie.
Et la neige s'en va, l'hiver n'est plus mauvais ;
Nous ne te craignons plus, ô cruelle froidure,
Nous dansons maintenant... les amis, soyons gais !

C'est enfin le printemps qui vient voir la nature.

LOUVIGNY.

PAQUES

(Voir gravure)

Autrefois, lorsque le Carême s'observait dans toute sa rigueur, les œufs étaient défendus sur les tables chrétiennes, aussi avec quel plaisir les retrouvait-on après qurante jours d'absence. Pour célébrer leur retour, les ménagères les paraient de toutes les couleurs et en sortant de la grand'messe, le jour de Pâques, on les faisait chercher aux enfants sous les fleurs et les buissons des jardins. C'était une joie de voir ces troupes rieuses se disperser de tous côtés pour trouver ces œufs multicolores d'autant plus tentants qu'on en avait presqu'oublié le goût.

Que les temps sont changés !

La vraie mesure du mérite du cœur, c'est la capacité d'aimer.—Mme de SÉVIGNÉ.